

# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :  
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS  
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>  
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :  
24, Boulevard des Capucines.



B. LEMEUNIER 1898.

Typographie Goussé, Paris.

B. LEMEUNIER. — LE TROTTIN DE PARIS

Ayuntamiento de Madrid

PRIX : 3 fr. : Etranger : 3 fr. 50.

**L.T. PIVER, PARIS**  
PARFUMERIE  
**CORYLOPSIS DU JAPON**  
SAVON, EXTRA, EAU DE TOILETTE, POUDRE  
L. T. PIVER, PARIS

**VEILLEUSES FRANÇAISES**  
FABRIQUE A LA GARE  
**JEUNET Fils**  
Successeur de son Père  
Toutes les boîtes portent  
en timbre sec  
JEUNET, INVENTEUR  
Se trouvent dans toutes les bonnes  
maisons d'Épicerie et de  
Quincallerie.

**Asthme & Catarrhe**  
GUÉRIS PAR LES  
CIGARETTES ou la Poudre  
**ESPIC**  
OPPRESSIONS  
TOUX  
RHUMES, NEURALGIES  
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace  
de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires  
IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS  
« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les Ciga-  
rettes anti-asthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès  
d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »  
TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER  
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS  
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.

GENÈVE  
**Grand Hôtel de la Métropole**  
200 CHAMBRES ET SALONS  
OUVERT TOUTE L'ANNÉE



En face du Jardin Anglais  
Complètement remis à neuf  
LE PLUS PRÈS DU PARC DES EAUX-VIVES  
Garage pour automobiles  
D. Burkard, Directeur.  
MAISONS APPARTENANT A LA MÊME SOCIÉTÉ :  
Grand Hôtel des Bergues  
Grand Hôtel National — Hôtel du Lac.

**Cook & Co**  
TAILORS & OUTFITTERS  
PARIS 23 Rue Huber  
Chemises sur mesure depuis 8 fr. 50  
COUPE DES GRANDS CHEMISIERS  
FAÇON IRREPROCHABLE

# Compagnie Coloniale

## CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

Le PURGATIF des FAMILLES  
**HUNYADI JÁNOS**  
LA MEILLEURE des EAUX PURGATIVES  
NATURELLES  
APPROUVÉE PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE  
Réputation Universelle  
Chez les M<sup>rs</sup> d'Eaux Minérales et dans les Pharm<sup>ies</sup>.

**SULFURINE** BAIN SULFUREUX SANS ODEUR  
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal  
Souplesse et Beauté de la Peau  
Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix : 4 fr. 25  
Ph<sup>ie</sup> L'ANGLERET 55, r. des Petits-Champs, Paris et les Ph<sup>ies</sup>

**NEURALGIES MIGRAINES.** — Guérison  
par les Piliules Antinevralgiques du **D<sup>r</sup> CRONIER**  
Boîte : 3 fr. (envoi f<sup>o</sup>). — Ph<sup>ie</sup> 23, Rue de la Monnaie, Paris.

**PASTILLES**  
**VICHY-ÉTAT**

**QUINQUINA DUBONNET**  
Apéritif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

**Cacao van Houten**  
Le meilleur des Chocolats liquides  
EXQUIS, RAPIDE, PUR, SOLUBLE, DIGESTIBLE  
Une cuillerée à café suffit pour préparer une tasse  
d'excellent CHOCOLAT à l'eau ou au lait.  
BIEN EXIGER le NOM et la MARQUE.

### FROID ET GLACE

**APPAREILS INDUSTRIELS**  
POUR  
PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE  
Envoi franco du prospectus  
Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**  
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

### PRODUITS ESTHÉTIQUES du D<sup>r</sup> DYS



- 50 Sachets de toilette . . . 7 fr. 50
- 50 Sachets à l'aubépine . . . 15 »
- 50 Sachets de jeunesse . . . 15 »
- 50 Sachets de beauté . . . 25 »
- Sève dermale, le flacon . . . 10 »
- Crème Dysabine, le pot . . . 2 » 50
- Poudre de riz printanière . . 6 »

NOTICE FRANCO  
S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys  
**DARCY, 54, faubourg Saint-Honoré, PARIS**

Dix-septième année.

MARS 1899

Deuxième série. — N° 108.

# FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du *Figaro* quotidien.



*Cliché Braun, Clément & Cie.*

DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMIQUE  
**LA COMÉDIE**, PAR M. FRANÇOIS FLAMENG

XI. 7.

Ayuntamiento de Madrid

## SOMMAIRE :

LES PEINTURES DE M. F. FLAMENG, à l'Opéra-Comique, par F. M.  
 LES CHEVAUX ET LA VOITURE SOUS LOUIS XV, par LOUIS VALLET.  
 A PROPOS DE L'ESPAGNE : DANSES ET CHANTS POPULAIRES, par JEAN LAHOR.  
 LES FIVE O'CLOCK DE 1899, par FERDINAND BAC.  
 LE LUXE A PARIS, par LOUIS DE MEURVILLE.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :  
 LE COURRIER, par LOUIS VALLET.  
 APRES L'OFFICE (pastel), par J. A. P. DEGRAVE.  
 GRANDE PRIME HORS TEXTE :  
 LE DRAME LYRIQUE, par FRANÇOIS FLAMENG.  
 COUVERTURE :  
 LE TROTTIN DE PARIS, par B. LEMEUNIER.



Cliché Braun, Clément & Cie.

DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LA DANSE

## LES PEINTURES DE M. FLAMENG A L'OPÉRA-COMIQUE

**L**E Dieu me presse de me rendre à l'endroit voulu. Ne tardons pas plus longtemps, suivez-moi, ô enfants ! Guide extraordinaire, je vous mène à mon tour comme vous avez conduit votre père. Marchez et ne me touchez pas. Laissez-moi trouver seul le tombeau sacré où il est fatal que je sois enfermé sous cette terre. Ici ! là ! par ici ! Hermès conducteur me mène à la déesse souterraine. O sombre lumière qui étais à moi autrefois, tu touches pour la dernière fois mon corps ! Je vais enfermer dans le Hadès ce qui reste de ma vie. O le plus cher des nôtres, ô terre, ô serviteurs du chef, soyez heureux ! Et au milieu de vos félicités sans fin souvenez-vous de moi qui serai mort ! »

Ainsi parle Œdipe, en la belle traduction de Leconte de Lisle, et le chœur reprend : « S'il m'est permis de supplier la déesse invisible, ainsi que toi Aidoneus, Aidoneus ô roi des nocturnes ! Je vous demande que l'étranger n'arrive point par une mort difficile et triste aux campagnes souterraine des morts, à la demeure Stygienne où tous sont renfermés. Ayant été accablé par tant de maux il serait juste que le Daimon lui vint en aide. »

Tel se déploie sur l'horizon d'Athènes, relevé comme en un rêve sacré des profondeurs du passé, le *Drame lyrique*, que, pour l'Opéra-Comique nouvellement reconstruit, vient de peindre M. François Flameng. On a dit de l'ensemble de ses fresques que, seules presque, elles méritaient l'éloge et, pour employer une expression qui a fort réussi, l'on a déclaré qu'elles tenaient le mur. Mais a-t-on assez dit qu'elles procédaient à la fois d'un art très élevé et d'un sentiment littéraire qui n'est point commun. Ce Sophocle faisant répéter *Œdipe à Colone* par les acteurs du théâtre de Bacchus, n'est ni d'une médiocre inspiration ni d'une petite recherche. Il ne convient pas seulement d'y louer la noblesse des figures, l'agrément des accessoires, la ligne harmonieuse de la composition, mais, presque d'abord, l'ingéniosité extrême qui préserve l'auteur de retomber dans les habituels errements et le préserve des vulgaires ressassages. Cela n'est point de l'allégorie et est pourtant symbolique et accessible.

Ce n'est pas que, en l'allégorie pure, il ne soit maître et qu'il

n'excelle aux plus étonnants tours de force. Voyez, en ce plafond, où l'allégorie seule est de mise et peut justifier les apothéoses azurées, *La Comédie*, tenant d'une main le fouet de la satire et de l'autre des couronnes ; à ses pieds, roulant à la géhenne, les Vices et les Ridicules ; près d'elle, sortant de son puits, la Vérité que dévoile un enfant ailé, amour ou génie, tandis qu'un autre éclaire de son flambeau le livre où la Comédie a consigné les merveilles trouvaillées de ses divins fils. N'est-ce point là en vérité une trouvaille, et, par la justesse des plans, par l'habileté des emplacements, par la science des raccourcis, par ce quelque chose de moderne et de neuf dans la décoration, par le goût surtout, le goût exquis et rare avec lequel toutes les figures sont traitées, cela ne sort-il pas de tout ce qu'on a vu et ne mérite-t-il pas d'être mis à part ?

Et encore, en la grande composition du *Drame lyrique*, comme en celle-ci : la *Comédie* toute question de couleur est réservée. Blonde, fluide et claire, joyeuse et attrayante, toute baignée d'air, toute imprégnée de clarté, elle est plus encore nécessaire pour que l'on juge sainement l'œuvre accomplie.

Et comme elle vibre, cette couleur, en cette *Danse* toute moderniste d'aspect, de forme et de colorations, éclairée cette fois non du grand soleil de l'Attique ou de la divine lumière de l'éther, mais des feux de la rampe et de l'artificiel reflet des lampes de théâtre. Ce n'est point ici le moins difficile problème ; car il semble bien que, en ce morceau, l'artiste a voulu faire effort pour se montrer réaliste et s'approcher de certaines formules adoptées par des contemporains. Et l'on peut dire qu'il a ainsi donné une note neuve, ignorée sans doute du public, mais non de ceux qui ont suivi avec intérêt ses études et ses efforts. Jamais toutefois il n'avait abordé de tels sujets en des toiles de cette dimension, et l'on peut dire qu'il n'y a jamais si complètement réussi.

Telle est la part de M. François Flameng en cette décoration de l'Opéra-Comique. Elle est, sans contestation, la plus importante et la plus justement admirée du public. Elle lui vaudra à coup sûr ses entrées au théâtre de la place Boieldieu, mais l'on devrait être assuré qu'elle les lui vaudra dans un autre monument. Cela vaut mieux qu'un fauteuil au spectacle.

F. M.



FRANÇOIS FLAMENG



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMIQUE  
LE DRAPE LYRIQUE

ESCHYLE FAIT RÉPÉTER « ŒDIPE À COLONE » PAR LES ACTEURS DU THÉÂTRE DE BACCHUS

Ayuntamiento de Madrid



L. VALLET



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Typographie Goupil, Paris.

LE COURRIER

Ayuntamiento de Madrid

Typographie Goupil, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1899.





## LES Chevaux et la Voiture SOUS LOUIS XV (\*)

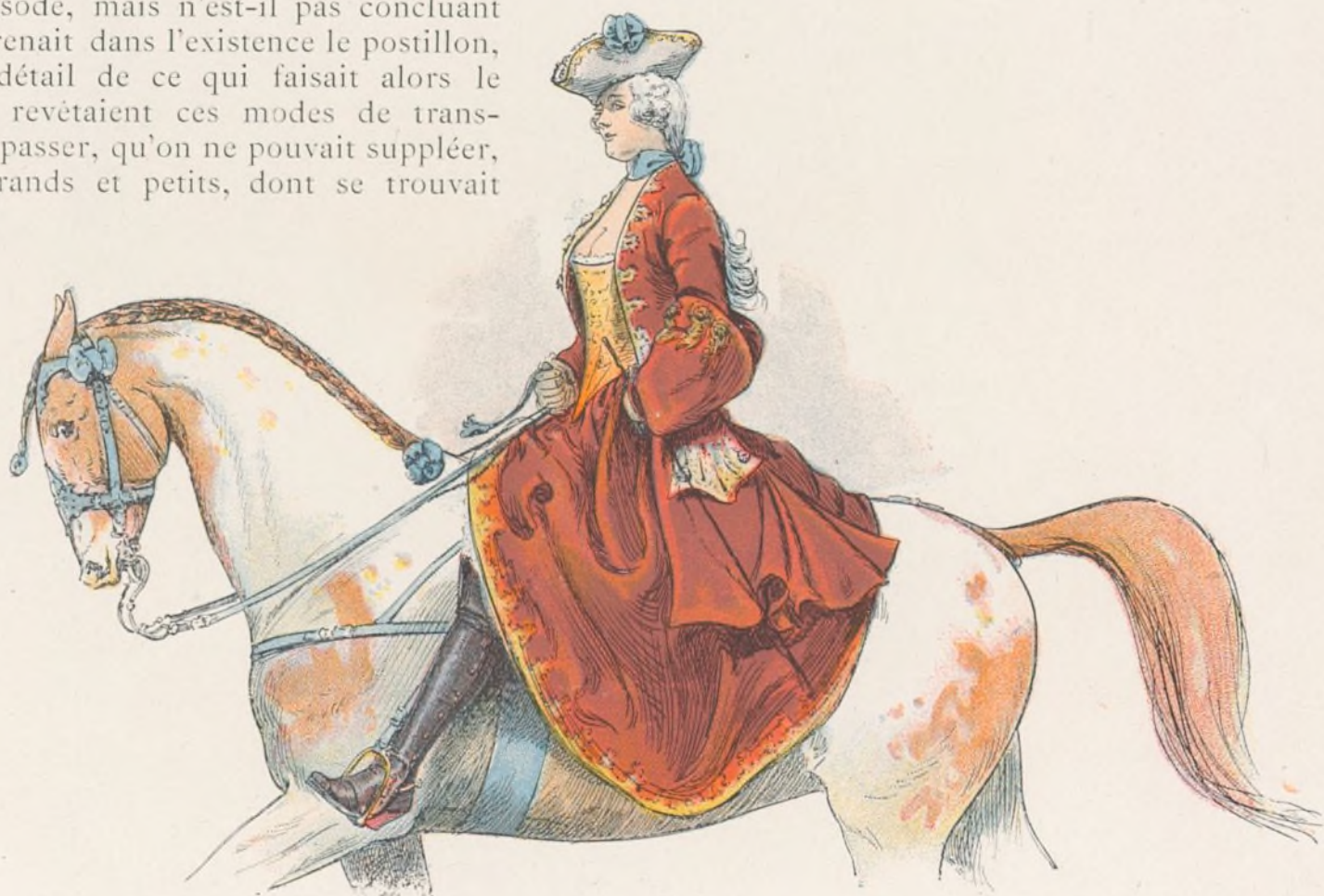
C'est à bon droit que ce qui est des voitures, des chevaux, des moyens de transports individuels, tient une si grande place dans un tableau extérieur du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le peuple voyageait peu sans doute, mais à mesure qu'on monte l'échelle, qu'on arrive aux classes aisées, aux riches, aux dirigeantes, on se trouve en face d'une folie de déplacement, d'une instabilité de vie qui n'est en rien égalée par nos contemporains. Qu'on prenne le roi Louis XV pendant quinze années de sa vie, ne fournit-il pas le plus étrange exemple de nomadisme? Versailles reste l'officielle résidence de la Royauté, mais c'est comme une résidence *in partibus*. En 1728, le Roi couche hors de Versailles deux cent sept nuits, cent soixante-dix-sept en 1729, deux cent soixante-sept en 1730, deux cent trente-neuf en 1731, deux cent soixante en 1732, deux cent quarante en 1733, deux cents en 1734, autant en 1735, et cela va ainsi d'année en année; à peine si un tiers s'en passe à Versailles. A vrai dire, c'est dans le même cercle qu'il roule : Marly, Rambouillet, Compiègne, Fontainebleau, La Muette; sur la route de Fontainebleau, des arrêts à Petit-Bourg; en allant à Compiègne ou au retour, quelque séjour à Chantilly ou à Vauréal; ça et là, des passages en quelque château de favori comme Villeroy; à dater de 1739, l'ouverture de Choisy, où, en 1740, on passe quarante-neuf jours, en 1741 soixante-quatre, en 1742 soixante-deux; l'adjonction, en 1740, de Saint-Léger où l'on est vingt jours en 1741, et vingt-huit jours en 1742; au total une dizaine de résidences entre lesquelles on tourne, allant de l'une à l'autre, constamment en chemin, prenant des cinq, six, huit heures pour le voyage sur les grandes routes secouantes, au galop des chevaux pressés.

Car le Roi, c'est la Cour, et si restreinte que soit cette cour, aux déplacements dans les petits châteaux, c'est encore une vingtaine de maîtres et deux cents domestiques; aux voyages à Fontainebleau et à Compiègne, c'est tout le monde, non pas seulement les grands seigneurs qui sont de la Cour, mais les petites gens qui suivent la Cour, tous les départements ministériels, du secrétaire d'Etat aux garçons de bureau, tous les marchands ayant brevet du Grand maître, et la Chapelle, et le Corps, et les Sept offices, et toutes les meutes, qu'elles soient du Cabinet ou de la Chambre, et tous les Vols, et tous les chiens, et tous les roquets. Fabuleux déplacements qui semblent des exodes des premiers Rois, où toute la France est en mouvement, où l'on amène, sur une seule route, les chevaux de poste ramassés jusqu'en Normandie, où, pour les frais de déplacements, il faut des centaines de mille livres, sans compter que les théâtres de Paris viennent, chacun à leur tour, donner spectacle, qu'il y a bals, qu'il y a grand jeu, qu'il y a réception de princes et d'ambassadeurs, qu'il y a chasse surtout, chasse constamment, et que l'aboi des chiens et les fanfares des cors appellent de tous les points de France les veneurs empressés à suivre les meutes royales.

Et ce n'est là qu'un épisode, mais n'est-il pas concluant pour montrer quelle place prenait dans l'existence le postillon, la chaise de poste, tout le détail de ce qui faisait alors le voyage; quelle importance revêtaient ces modes de transport dont on ne pouvait se passer, qu'on ne pouvait suppléer, qui s'imposaient à tous, grands et petits, dont se trouvait dépendre bien mieux que le plaisir et la vie même, — la fortune !

Ce n'est point un médiocre amusement ni un passe-temps inutile qu'aller rechercher dans l'histoire des vieilles époques de la Patrie française l'origine de nos habitudes et de nos divertissements actuels. Bien des choses qu'on imagine étrangères redeviennent

ainsi nôtres et alors qu'à présent l'on prétend prendre ses leçons ailleurs que des ancêtres et que rien de ce qu'ils ont fait n'est pour trouver grâce aux yeux de certains de leurs petits neveux, n'est-ce point un agrément de constater



(\*) Voir le *Figaro illustré*, fascicules de Juin et Septembre 1898.

qu'ils ont, eux, servi d'éducateurs à l'Europe et que, d'eux, même en des petits détails de mode, de costume et de sport, tout nous vient. Seulement, pour que ce tout soit considéré comme de bon ton, il y faut un nom anglais (qui le plus souvent n'est qu'une corruption d'un vieux nom de France) et cette estampille du *Made in London*, qui ne garantit pas plus l'origine que la provenance.

« Lorsque le Roi va à la chasse du cerf, quand il monte à cheval pour aller au *laisser-courre*, le Grand veneur ou, en son absence, celui qui commande la Vénérerie, présente à Sa Majesté, pour parer et écarter les branches, un bâton de deux pieds, dont la poignée est pelée depuis la Madeleine, sur la fin du mois de juillet, jusqu'au mois de mars, à cause qu'en ces temps-là les cerfs touchent au bois, et le reste de l'année ce bâton est couvert de son écorce. » (*Etat de la France, 1694*, t. I, p. 451.)

Cet usage se trouve reproduit par l'étiquette sous tous les rois Bourbons, et l'*Etat de la France* de 1789 en fait encore mention.

Ne faut-il pas y voir, indépendamment de son rapport avec la cravache, l'origine du stick porté couramment à la chasse ?

Une autre origine assez curieuse est celle du rallye-paper. J'ai raconté (*Figaro illustré* de 1893) comment des officiers de cavalerie anglais avaient, vers la fin de 1830, à Ipswich, eu l'idée de faire une chasse au renard entre eux.

C'est de cette époque, en effet, que date en Angleterre le rallye-paper, et c'est de l'imitation des Anglais que cet amusant exercice vint en France.

Mais ne triomphez pas trop vite, sportmen modernes aveuglément engoués des modes anglaises ! vos dieux n'ont rien inventé, et vous vous enorgueillez bien à tort d'avoir inventé l'équitation pratique et à l'extérieur. Il faut en rabattre et convenir enfin que la vieille France, au point de vue de l'équitation, n'a rien à envier à la nouvelle.

Donc les Anglais n'ont fait que remettre à la mode un sport qui était une vieille coutume des garnisons françaises. J'en veux pour preuves ces deux extraits des mémoires du temps :

Le duc de Luynes parlant, en juin 1747, d'une insubordination de quelques gardes du corps, raconte :

« Ceux qui ont eu part à cette aventure sont des jeunes gens entrés dans le corps depuis 1745 et 1746. Les vieux gardes n'y ont eu nulle part, au moins dans la compagnie de M. de Béthune, car c'est de lui que je sais ce détail. Une des occasions de cette rébellion a été une chasse du cerf comme les jeunes gens en font souvent dans les garnisons ; il y eut du vacarme ; on en mit un en prison ; ses camarades allèrent, l'épée à la main, l'en faire sortir ; pour lui, il eut le bon sens d'y rentrer dès le lendemain ; mais les esprits échauffés n'en restèrent pas là. M. de Montesson, commandant la Maison, et d'autres officiers, furent insultés. Cette affaire a fait grand bruit dans Paris. La rébellion dans un corps à qui la garde intime du Roi est confiée fait trembler avec raison pour la personne de Sa Majesté. Je suis témoin que M. le duc de Béthune, qui a des sentiments dignes d'un Romain, a pensé que la sévérité ne pouvait être trop grande en pareille matière... Nous apprimes avant-hier qu'il y a eu trente et un gardes de cassés, de différentes compagnies. Guillot est condamné à vingt-cinq ans de prison ; d'autres à six, à quatre, à deux années aussi de prison. »

Et Barbier, qui à la même date raconte le même fait, ajoute en manière d'explications :

« Dans ces chasses du cerf, un des jeunes gens faisait le cerf et les autres couraient après : cette chasse se faisait souvent après boire, et était l'occasion de tapages, de scandales et de désordres de tous genres. » (*Journal de l'avocat Barbier*.)

Voici donc bien, ce me semble, une nouvelle preuve que les Anglais n'ont rien innové, si ce n'est la grotesque et soi-disant chasse dans laquelle ils lâchent un cerf ou un renard de sa boîte et où, habillés comme des *premiers* du Bon Marché (puisqu'ils chassent maintenant en redingote et avec l'inévitable et ridicule

haut de forme), ils galopent à fond de train, sans science ni art, ni rien qui ressemble à de la vénerie, tout en soufflant dans leur petit cornet de conducteurs de tramways ! D'où ébahissement admiratif des snobs. Qu'en pensent le marquis de Laigle, la duchesse d'Uzès, M. de Vibraye et *tutti quanti*, pour lesquels la chasse, la vieille et belle chasse à la française, est un art, une science difficile, et qui l'appliquent avec tout le majestueux cérémonial qui convient ?

Si on me traite d'être exagéré et de parti pris, je répondrai que les Anglais eux-mêmes commencent à comprendre combien leur équitation est pauvre, pour ne pas dire nulle ; car je sais de bonne source qu'en ce moment même on réunit en Angleterre tous les matériaux, tous les documents nécessaires à l'établissement d'une grande et importante école d'équitation sur le modèle qui existait à Versailles et de celle de Saumur. Je suis des premiers à croire qu'avec le sens pratique, la volonté de réussir, l'intelligence et l'argent, que ne ménageront pas les Anglais, ils arriveront sûrement à un merveilleux résultat. Mais cela ne sera en tout cas qu'une preuve de plus de ce que j'ai toujours dit et écrit, dans le *Chic à cheval* et ici, que les Anglais n'ont eu jusqu'à nos jours ni science, ni art d'équitation, tout au plus une grande pratique et surtout une race de chevaux admirables. Tout leur mérite hippique est là.

Quittons les gracieux hauts de forme et les esthétiques redingotes pour revenir à une époque un peu plus gracieuse. Et voici, par exemple, un tableau qui ne devait manquer ni de couleur ni de pittoresque.

« Du jeudi 28 octobre 1747. — Aujourd'hui, les compagnies (l'Académie et la Ville) ont harangué le Roi ; une partie le matin, les autres l'après-dinée, au retour de la chasse du daim, où le Roi a été avec M. le Dauphin, Madame la Dauphine et Mesdames. Le premier daim a été pris sur le grand chemin, auprès des premières maisons de Sèvres, de ce côté-ci. La Ville, qui a harangué ce matin, s'en retournait à Paris *en robe rouge* ; (voir le tableau de Largillière, salle La Caze, au Louvre, où sont représentés, et avec un air réellement un peu plus majestueux que celui de nos distingués édiles d'aujourd'hui, les échevins de la ville de Paris) elle s'est trouvée à la prise du daim, ce qui a fait un spectacle. »

Je ne peux me défendre d'un peu de pitié railleuse pour les critiques qui, avec un air entendu et de bienveillante protection, disent aux artistes : « Mais faites donc des choses de votre époque ! » Je leur répondrai seulement de vouloir bien lire ce qui précède, et, s'ils ont quelque imagination, après s'en être représenté le tableau, d'évoquer la scène analogue de nos jours, au même endroit ! Je pense que le tableau n'en serait guère séduisant. Mais aussi, pour n'être pas injuste, il faut ajouter que la plupart des modernes seraient franchement ridicules sous les vêtements du siècle passé.

L'équipage du daim n'était pas sous les ordres du Grand veneur. C'est M. de Dampierre qui conduisait cet équipage, appelé des chiens verts, parce que les piqueurs étaient habillés de vert. Ils étaient entretenus sur la cassette particulière du Roi et étaient logés à l'avenue de Saint-Cloud, numéros 89 et 91. Les filles de Louis XV chassaient fort souvent avec les chiens verts, et le Roi chassa avec eux dans le bois de Boulogne assez fréquemment, notamment le lundi 16 novembre 1744, en revenant de l'armée.

Puisque nous parlons de chasse et que nous en sommes aux origines, en voici une qu'il est peut-être intéressant de connaître. Je la trouve dans le *Mercur* d'octobre 1707 :

« La maison où cette fête s'est donnée s'appelle le château de la Muette ; le mot de meute n'est que pour un grand nombre de chiens de chasse qui sont ensemble, et le lieu où on les tient s'appelle le *cheni* ; mais le nom de *Muete* que porte ce château est un vieux mot français dérivé de *a mutando*, parce que dans toutes les forêts, bois ou rendez-vous de chasse dans les Plaisirs du Roy, il y avoit toujours un endroit où l'on mettoit, pendant la chasse, la vieille meute ou relais de vieux chiens, autrement dits *chiens de*



*rechange*, et cela est si véritable que dans les forêts de Saint-Germain-en-Laye et de Fontainebleau on voit encore de vieilles mesures qui portent le nom de *Muete*. » En effet, dans les provisions de capitaine de chasses de Madrid et du Bois de Boulogne qu'avaient Monsieur de Catelan, et après lui, Monsieur d'Armenonville, on trouve *Château de la Muete*, et non château de la Meutte, comme on disait couramment sous Louis XV.

A ce propos, je pense ne rien apprendre à personne en disant que le bois de Boulogne était entouré de murs, que Monseigneur le Grand Dauphin et le roi Louis XV y chassèrent fréquemment le cerf. Lorsque cela arrivait, le bois de Boulogne devenait le rendez-vous de tous les élégants et de tous les carrosses de Paris. Le mercredi 23 septembre 1711, M. le Dauphin, Madame la Dauphine (la duchesse de Bourgogne), Monseigneur le duc de

Berry et Madame la duchesse de Berry allèrent courre le cerf dans le bois de Boulogne avec les chiens de M. le duc du Maine; la chasse fut fort belle, quoique le temps fût fort vilain; il y vint même beaucoup de carrosses de Paris, et entre autres la princesse de Conti, qui y mena le prince de Conti son fils et les princesses ses filles. Monsieur d'Armenonville y envoya, de la Muette, beaucoup de paniers de fruits; Mademoiselle de Chausseraye y envoya aussi de sa petite maison qu'elle a près de Madrid. Madame la Dauphine, après en avoir fait part à toutes les dames qui l'avaient suivie, en envoya à plusieurs carrosses qui étaient venus de Paris, à qui elle trouvait moyen de dire ou de faire dire des choses obligeantes, si bien qu'ils s'en retournèrent dans Paris charmés et de sa personne et de ses honnêtetés. Après la chasse, qui finit le plus agréablement du monde, Madame la Dauphine,



sans descendre de cheval, entra à Passy, dans la cour de la maison que le duc d'Aumont y a fait accommoder, et puis dans une autre maison de la maréchale d'Estrées, la douairière, et descendit ensuite dans la maison de la duchesse de Lauzun, qui lui avait fait préparer un retour de chasse magnifique. On demeura à table jusqu'à huit heures: il y avait quatorze dames et les deux princes à table. Les courtisans qui avaient suivi mangeaient dans une autre chambre, d'où l'on voyait la grande table: le repas fut fort gai. L'on joua au brelan, au lansquenet, au papillon, et on n'en repartit qu'à minuit pour revenir à Paris. La princesse d'Angleterre, qui avait été à la chasse et au souper, s'en retourna de bonne heure à Chaillot, d'où elle était venue. »

Monseigneur le Grand Dauphin, y courut aussi le loup. On sait, du reste, que c'est à ce prince, grand chasseur devant l'éternel, qu'on dut la destruction des loups qui abondaient autour de Versailles et de Paris.

Je viens de parler de la princesse de Conti. C'est elle qui, vers la même époque (1711) amena, pour les princesses du sang, l'habitude d'aller en carrosse à six chevaux dans Paris. Voici ce que dit Saint-Simon à ce sujet :



« Madame la duchesse, d'une part, et Madame la princesse de Conti et Madame du Maine, ses belles-sœurs, d'autre, sollicitaient de porte en porte, à Paris, leur procès de la succession de M. le prince. Elles avaient de fort grands et beaux carrosses fort pesants. Les conseillers de la grand'chambre ainsi que les présidents à mortier, épars dans tous les quartiers de Paris, crevoient les chevaux de ces carrosses avec ces grands carrosses fort remplis de leurs armes et fort chargés de pages et de laquais; cela leur fit prendre l'habitude d'y

mettre six chevaux. La première des trois qui s'en avisa fut bientôt suivie des deux autres. Comme ces sollicitations furent suivies avec vivacité et à différentes reprises, cet usage de six chevaux continua. Cela parut nouveau, et à la fin la nouveauté leur sembla une distinction qu'elles ont depuis conservée dans leurs visites.

Telle est l'époque des princesses du sang d'aller à six chevaux dans Paris. Le Roi et la Reine, tant qu'ils y ont demeuré, Monsieur et Madame, qui y passaient toujours quelque temps tous les ans et qui sortaient ou pour visites ou pour dévotions, n'ont jamais été qu'à deux chevaux par la ville, et quand le Roi et, dans les temps, Madame la duchesse de Bourgogne, alloient à la paroisse de Versailles pour leurs pâques ou pour les deux Fête-Dieu, jamais leurs carrosses n'ont été qu'à deux chevaux. Personne n'a ni droit ni défense d'aller à six chevaux par Paris, mais tant est procédé que c'est maintenant passé en distinction des princesses du sang qu'aller par Paris à six chevaux, c'est-à-dire de n'y aller plus autrement. Madame de Guise, fille de Gaston avait été l'époque aux princesses du sang d'aller à deux carrosses et d'ôter la housse des leurs, et c'est ainsi que tout s'augmente et se confond. »

C'est la duchesse de Bourgogne qui remit à la mode de monter à cheval à califourchon, comme montaient les châtelaines du moyen âge pour aller à la chasse. La duchesse aimait beaucoup à monter à cheval, et surtout aux allures vives. Le 28 août 1707, elle emmène un grand nombre de dames à la Ménagerie, à Versailles, et voilà toutes ces jolies personnes qui, sans souci des jupes relevées par la selle et des jolies jambes entrevues jusqu'au-dessus du genou, partent en cavalcade.

Elles recommencèrent le lendemain, passant à toute bride à travers Versailles pour aller à Chaville rejoindre Monseigneur.

La mode de monter ainsi, qui devait être assez prisee des spectateurs, se conserva. Ce fut ce qui motiva, de la part du maréchal de Villars, des plaisanteries assez grasses qui, répétées par d'Hendicourt, firent mettre ce dernier en prison.

Souvent, sous Louis XV, les femmes montent à califourchon, soit pour se promener, soit pour suivre les chasses, chaussant alors les bottes de chasse ou plus communément les gracieuses guêtres collantes en cuir et à boutons d'or. Madame de Pompadour, qui montait souvent ainsi, se sert de ce costume pour jouer, le 1<sup>er</sup> mars 1748, dans *Radegonde*, le rôle de Colin, sur le théâtre des Cabinets.

C'est, du reste, de cette façon, qu'une grande partie des dames, les jolies filles du roi Louis XV en tête, apprirent à monter à cheval, quittes à monter ensuite sur les selles à fourche et en amazones.

Une très jolie tabatière des collections du musée du Louvre

nous montre une dame arrivant dans un château et montée ainsi à califourchon.

Les dames montent, du reste, beaucoup à cheval au dix-huitième siècle. La duchesse de Bourgogne en avoit redonné ou plutôt donné la mode. Elle, la duchesse de Berry, Madame, la princesse de Conty (Louise-Adélaïde de Bourbon), dont le portrait, à Versailles, nous la montre exquise en costume d'amazone, la princesse d'Angleterre, les filles du roi Louis XV, Madame de Pompadour et, pour finir la série, Marie-Antoinette, montaient fort souvent à cheval et suivaient les chasses jusqu'à la mort de la bête.

Les duchesses de Bourgogne, de Berry et leurs dames revenaient quelquefois si mouillées et si crottées « qu'on aurait dit, écrit Dangeau, qu'on les avait trempées dans la boue ». Il me semble que cela est assez de l'extérieur !

Nous avons essayé, dans les articles précédents, de donner une idée de la pompe de l'entrée des ambassadeurs. Voici un extrait qui pourra faire juger de celle des cérémonies funèbres.

Il s'agit du convoi de *Madame Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, épouse du très haut, très puissant et très excellent prince Louis, Dauphin, décédée au château de Versailles, le 22 juillet 1746, âgée de vingt ans, un mois et onze jours.*

MARCHE DU CONVOI, PARTI A SEPT HEURES DU SOIR :

Le carrosse de M. de Dreux, grand maître des cérémonies. Environ quarante cavaliers de la maréchaussée, portant des flambeaux.

Un carrosse de Madame de Marsan, celui de Madame de Turenne, celui de Madame de Montauban, dans lequel étaient leurs écuyers, et plusieurs palefreniers de chaque maison autour,

portant des flambeaux à pied. Deux gardes du Roi, portant chacun un flambeau.

Soixante pauvres.

Environ trente officiers de la bouche et de la chambre, en manteaux longs, leurs chevaux caparaçonnés.

Les deux intendants des Menus, à cheval, suivis de quatre huissiers du cabinet, de la chambre et de l'antichambre.

Les Récollets.

Les missionnaires des deux paroisses et de la chapelle ont accompagné le corps jusqu'aux bornes qui commencent l'avenue.

Un carrosse de Mademoiselle de la Roche-sur-Yon et celui de Madame la duchesse de Chartres, dans lequel étaient leurs écuyers, et leurs pages à cheval autour desdits carrosses.

Celui de M. de Rubempré, premier écuyer, dans lequel il y avait la couronne, portée par M. le chevalier de Piolens, écuyer de main ordinaire.

Cinq carrosses du Roi, à huit chevaux caparaçonnés, éclairés chacun par quatre hommes à cheval, savoir : dans le premier, Mademoiselle de la Roche-sur-Yon, Madame de Montauban à côté d'elle; sur le devant, Madame la comtesse du Roure et Madame de Bellefonds, et aux portières, Madame de Champagne et Madame de Tournemine, dame d'honneur.

Dans le second, Mademoiselle de Sens; Madame de Marsan à côté; sur le devant, Madame de Turenne et Madame la comtesse de Lorges, et aux portières Madame de Montmorin et Madame de Prulay, dame d'honneur.

Dans le troisième, Madame la princesse de Conty; à côté d'elle, Madame la duchesse de Rohan; sur le devant, Madame la marquise de Tessé et Madame de Faudoas, et aux portières, Madame de Roussillon et Madame de Fontanges, dame d'honneur.

Dans le quatrième, Madame la duchesse de Chartres; à côté d'elle, Madame de Brancas; sur le devant, Mesdames de Lauragais et de Caumont, et aux portières, Madame de Pons et Madame de Simiane, dame d'honneur.

Et dans le cinquième, Mgr l'évêque de Mirepoix, tenant un carreau sur lequel était le cœur; à côté de lui, l'évêque de



A la droite, huit pages de la Reine.  
A la gauche, douze pages de Madame la Dauphine, dont les chevaux n'avaient que des selles et housses noires.

Dix pages de la grande écurie.

Dix de la petite.

Le gouverneur des pages de Madame la Dauphine et celui des pages de la grande écurie, en manteau long.

Deux écuyers du Roi, M. de Neuilly, de la grande écurie, et M. de Croismare, de la petite.

M. de la Rivoire, écuyer cavalcadour de Madame la Dauphine.

Quatre trompettes de l'écurie avec leurs habits uniformes, sans crêpes à leurs trompettes.

Quatre hérauts d'armes.

Le roi d'armes derrière eux, marchant au centre.

Les officiers des cérémonies.

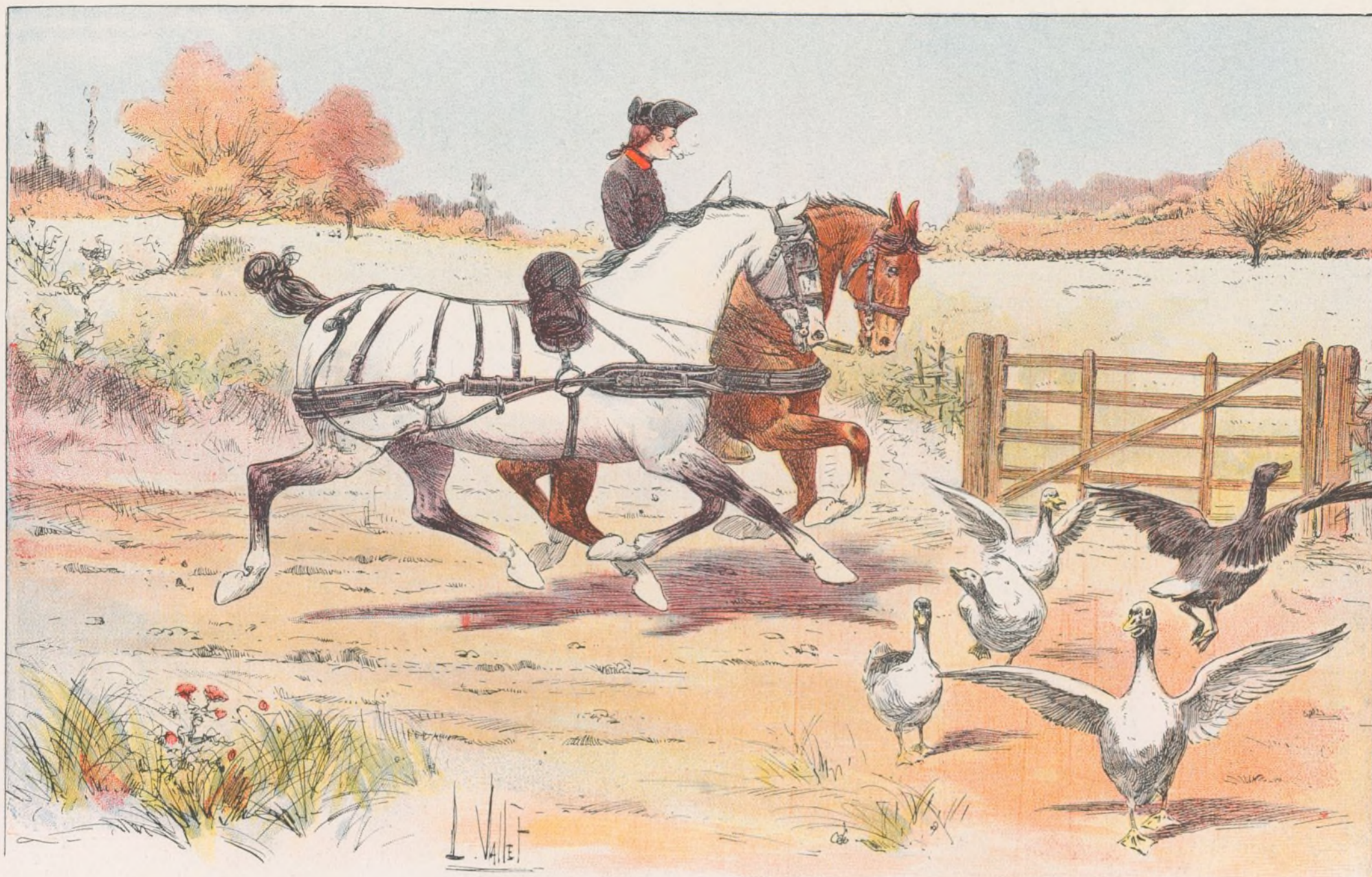
Quatre gardes du Roi.

Deux suisses des écuries de Madame la Dauphine, à cheval, à la tête du char.

Le char, attelé de huit chevaux caparaçonnés de panne noire,

Troyes; sur le devant, l'évêque de Saint-Claude et de Bethléem; l'abbé de Saint-Cyr, aumônier ordinaire, à la portière de droite, et le curé de la paroisse de Notre-Dame à la portière de gauche, tous deux en étole.

Soixante palefreniers de la grande et de la petite écurie, à cheval, pour éclairer le cortège de distance en distance.



avec des croix de moire d'argent; le poêle du char de panne noire avec une croix de moire d'argent; quatre grands cartouches brodés en cartisanes d'or et d'argent aux armes de M. le Dauphin et d'Espagne; le poêle bordé d'hermine.

Quatre aumôniers à cheval pour porter le poêle, aux quatre coins du char.

M. de Rubempré à cheval, à côté du char à droite; un écuyer de quartier à gauche.

Les valets de pied de Madame la Dauphine autour du char, à pied.

L'exempt des gardes derrière le char, son cheval caparaçonné.

Deux brigadiers.

Deux sous-brigadiers.

Et vingt-quatre gardes du corps qui fermaient la marche.

Pour terminer, une anecdote trouvée dans Saint-Simon et qui peint bien son époque; il parle de M. de Beringhem, premier écuyer: « C'est lui qui, apprenant la ridicule dispute entre sa belle-fille et la duchesse de Brissac-Saint-Simon, à qui reculeroit dans une rue fort étroite où leurs carrosses ne pouvoient passer et où elles restèrent paisiblement *cinq heures*, l'une alléguant sa housse, l'autre le carrosse du Roi dont elle se servoit par la charge de son mari, alla lui-même la faire reculer et faire excuse à Madame de Brissac. »

L. VALLET.



# A propos de l'Espagne

DE

## SES DANSES ET CHANTS POPULAIRES

J'y suis venu trop tard en ce siècle trop vieux. »

Un soir, après le théâtre, lorsque tout est fini et le gaz de la façade éteint, avez-vous vu les figurants sortir, ayant échangé les pourpoints, les capes de soie et de velours, contre l'habillement de la vie réelle, le costume où le noir et le gris dominent, comme il sied à des existences sans couleur et près d'eux les pauvres figurantes, non moins navrantes, méconnaissables, que justement vous veniez d'admirer, quelques-unes douces figures de rêve, sous les clairs de lune électriques, dans le mensonge bleu du lointain, en leurs robes de fées ou de princesses ? La vision finale vous dégrise ; et c'est un peu la même mélancolie, celle d'un retour ou d'un lendemain de fête, qui d'abord vous saisit là-bas, au contraste perpétuellement rappelé entre l'Espagne de jadis et celle d'aujourd'hui, entre l'Espagne d'autrefois, mystique, sombre, magnifique, ou folle aussi, et voluptueuse aussi, telle du moins que les romans, la poésie et la musique nous l'ont fait connaître ou rêver, et la pauvre Espagne d'aujourd'hui, qui ne vit plus déjà de la vie du passé, et ne vit pas assez de la vie du présent, de cette vie moderne prodigieuse, si fiévreuse et pratique, où tant d'autres peuples sont entrés.

A défaut de celle-ci, on regrette donc celle-là ; et on la cherche, on en poursuit toutes les traces, mais vraiment on la retrouve à peine ; et l'on pleure cette âme du passé que révélaient, il y a peu d'années encore, tant de costumes et de coutumes populaires, tant de musiques, de danses nationales. Costumes et coutumes en effet, chants et danses, tout cela aujourd'hui ne se rencontre guère qu'en des coins de plus en plus rares et écartés, en des faubourgs, en des villages, en des provinces reculés, de moins en moins sur les routes, ou par les rues que suit d'ordinaire l'étranger.

Le paganisme aussi, et ses Dieux en exil, quand s'écroula le monde antique, se réfugièrent chez les paysans : n'est-ce pas de là que vient leur nom, qui veut dire les *payens* encore ?

Sans doute la même évolution se fait partout ; c'est même chose en toute l'Europe ; mais ce pays est si en dehors d'elle, communique si peu avec elle ! L'Espagne est comme une île, et comme une île lointaine : et l'on pou-

vait espérer que la transformation chez elle aurait été moins générale, moins profonde, qu'elle aurait retardé un peu. Elle a certainement retardé ; et toute l'histoire de la dernière et lamentable guerre l'a malheureusement prouvé ; mais elle est trop complète pour tout ce que les artistes et les poètes auraient préféré conserver.

Ces danses, ces chants populaires que j'aime, que j'ai adorés toujours, là-bas je les poursuivais donc, ainsi que je fais en Europe, par tous les pays où je passe, étant de ceux, nombreux ou rares, qui pour certains chants populaires donneraient aisément bien des opéras, graves ou comiques, et pour certaines danses nationales, la plupart des ballets en faveur dans les Académies de musique et de danse. Mais j'ai reconnu bientôt que c'était ou à très peu près fini des mandolines et des guitares, des

sérénades, et des chants et des danses, que ce peuple, les *corridos* seules l'excitaient et passionnaient encore, et qu'ainsi pendant que, d'années en années, les villes et les villages un peu plus se délabrent, et que lentement tout le passé meurt, cela seul, la *corrida*, survivait à tout, paraissant distraire et consoler de tout.

Etonnant sans doute, aux yeux des étrangers, est cet impérieux amour pour de tels spectacles, pour ces fêtes de sang pour ces jeux de la mort.

La Mort et la Volupté paraissent, en ce pays, se livrer plus apparemment et plus sauvagement qu'ailleurs leur lutte éternelle, pour certains poètes fratricide.

Mais la Mort, aujourd'hui, est plutôt triomphante en cette pauvre Espagne, dont la pensée a été toujours plus ou moins assombrie par elle.

Oui, du *Sang*, de la *Volupté* et de la *Mort*, ce titre du délicieux livre de Barrès, pourrait résumer, il semble presque, toute sa vie. Je ne sais à quelle race, à quel mélange de races, l'Espagnol aura dû ce qui fut en tout temps et demeure en lui, ce fond d'âme sombre et farouche, à quelques heures trop aisément féroce.

Toute race fait sa religion à son image ; et le catholicisme espagnol,

très différent de l'italien ou du nôtre, se sera distingué, autrefois surtout, par un goût singulier de la mort et du sang. La mort, seul, je crois, le Sivaïsme hindou — bien plus même



Cliché appartenant à M. le Comte B. Tyszkiewicz.

AVANT LA SÉRÉNADE. — SÉVILLE

encore que l'Egypte — l'aura ainsi fêtée, en aura goûté l'horreur, aura d'elle fait sa pensée constante, sa hantise.

Valdes Leal, dans un tableau célèbre, à la Caridad de Séville, — de Séville, la cité douce, fleurie de tant de fleurs et de beaux yeux de femmes, — avec complaisance étale une décomposition de cadavres et montre les vers qui les rongent. C'est à elle plus qu'à Saint-Laurent que Philippe II édifie ce monument colossal, le plus fastueux qui lui ait été consacré jamais depuis ceux de l'Egypte, et là, enseveli vivant, dans un perpétuel tête à tête avec elle, morne, effroyable et pâle, comme on le voit en son portrait de Pantoja, près de ce *pourrissoir* destiné aux Rois, il gouverne, avec l'épouvante qui vient d'elle, le royaume immense sur lequel alors la lumière du jour ne s'éteignait pas. Et voyez leurs Christs saignants et tragiques, les joues, le corps rayés de sang, d'un ruissellement de sang, coulant des plaies grandes ouvertes et des trous de la couronne d'épines. Voyez ces tableaux atroces où s'est complu Ribeira, d'extatiques martyrs, lentement suppliciés par les tortionnaires : voyez ces cadavres que Zurbaran aimait à peindre, avec leur face livide découverte ; et son étonnant Saint-François, ou celui d'Alonzo Cano, du fond de la tombe se redressant, et sinistre et sublime, debout, en sa rigidité de cadavre, mais que ranime et soutient la vie surnaturelle dans la catalepsie et l'extase, rouvrant miraculeusement ses grands yeux dilatés par leur recherche ou leur vision de Dieu.

Rappelez-vous Goya encore, et, dans ses *Malheurs de la Guerre*, toutes ces visions terrifiantes, où son imagination apocalyptique s'est plue certainement aussi : ce moribond, cheveux dressés, l'œil fou, qui tombe les deux mains en avant, et qui vomit un long jet de sang ; — ces monceaux de morts, oubliés comme des chiens morts, les mains convulsées sur le sol, la bouche et le nez collés, écrasés contre terre ; — ces cadavres, que l'on déshabille, et ceux nus qu'avec des bâtons on pousse à la fosse et qui, tête en bas, pieds en l'air, hideusement tombent au trou noir, tandis qu'au dessus d'eux une vieille, allonge sa tête maigre, sorcière familière des sabbats ; — et ces pendus, en chemise, ridicules et baissant la tête ; — et ces trones humains, ces membres découpés empalés sur des branches d'arbres ; — et ces tas d'hommes qu'on fusille, les canons de fusil seuls visibles ; — et cette pauvre femme morte emportée par trois hommes, la

tête pendante, que suit sa fille, toute petite, et sanglotante, ses deux petits poings dans les yeux.

Pensez, enfin, à ce spectacle continuel des combats de taureaux, à ce duel tropsanglant parfois et qui perpétuellement se répète, chaque dimanche, à Madrid, à ce duel à la fois horrible et pimpant, qui met tragiquement face à face la vie et la mort.

Mais à ce goût de la mort, du sang, presque général chez ce peuple et que son Inquisition surtout a montré, s'oppose donc la volupté, dans son catholicisme d'abord ; et là, c'est la mysticité de Sainte Thérèse, ce sont les balbutiements d'amour, les cris brûlants, les paroles enflammées et par torrents les larmes, et les pleurs de sang, de la Sainte adorable, pâmée aux pieds du pâle et divin crucifié.

La volupté, elle est ailleurs aussi ; elle demeure comme un parfum et pour jamais troublant, comme une fine essence orientale, en ces palais de rêve laissés par les Arabes ; et partout elle se respire aux contrées chaudes, en cette Espagne du Sud, que la mer plus doucement caresse sur la terre riche, féconde, heureuse

de l'Andalousie ; et elle chante et soupire en de délicieux chants populaires, si aimants, si tendres, si chaudement, ou si tragiquement passionnés, murmurés, la nuit, vers la bien-aimée séparée de l'amant par la grille de fer, ou d'un beau cri jeté vers elle, quand elle est penchée au balcon, ou qu'elle se montre au *mirador*. Mais surtout elle éclate en la frénésie des danses, folles, ardentes, trépidantes, parmi les bourdonnements de la guitare, les sons claquants des castagnettes, les *olé, olé*, les cris qui les fouettent.

L'Espagne a son *Romancero* d'amour avec son *Romancero* héroïque.

La danse aura été de tout temps l'une des grâces, des voluptés de ce pays, j'allais dire l'une de ses gloires.

Nul peuple ne l'aura plus aimée : et bien souvent même aujourd'hui, et ailleurs qu'à la *Feria* de Séville, il suffira de quelques cadences jetées par une guitare, un tambourin, des castagnettes, pour que les pieds s'agitent, se lèvent, frappent le sol, que le buste se redresse et se cambre, que les bras roulent, que tout le corps voluptueusement s'étire, se tourne, se balance, se convulse et se torde, réponde au rythme qui l'invite.

*Boléros* et *Seguidillas*, *Fandangos* plus fougueux avec leurs trépidnements, leurs roulements de hanches et d'épaules, et leurs arrêts soudains, et leurs poses provoquant le désir ; *jotas* d'Aragon



Cl. appartenant à M. le Comte B. Tyszkiewicz. — UNE GITANA. — TRIANA, FAUBOURG DE SÉVILLE

de Catalogne, et *cachuchas*, et *guarachas*, et *zapateados*, avec les battements de pieds, et *zorongos*, avec des battements de mains, et *folies*, qui se dansaient au son des flûtes, et *passacailles*, *sarabandes*, *pavanes*, que la France prit à l'Espagne, elles sont donc, elles furent sans nombre.

Mais nous tous, n'avons-nous pas aujourd'hui perdu le sens vrai de la danse ? Et à ceux qui voudraient savoir encore ce qu'elle fut et devrait être, c'est-à-dire un poème, un merveilleux poème, une pantomime de volupté, d'amour, parfois d'extase, je dirai : « regardez bien vite, pendant qu'il en est temps, certaines danses nationales survivant du passé, et ici quelques-unes encore des danses espagnoles ou gitanes. »

La danse (et elle est, elle peut être autre chose encore, ainsi une pantomime religieuse ou guerrière) la danse, n'est-ce pas, avant tout, le poème d'un beau corps, onduleux et souple, se donnant le spectacle, le jeu de sa propre beauté, de sa force, de sa

joie de vivre, de son mouvement libre en la vie, le poème d'un beau corps humain, qui semble à lui-même se chanter sa beauté et en donne la fête à nos yeux ? Or, tout cela ne ressemble guère à la danse d'un salon moderne ni à celle des ballets modernes, tout d'adresse ou de force, tout acrobatiques, avec leurs sauts de chats et entrechats, battues, pointes, ballons ou pirouettes.

Et d'abord la danseuse doit être revêtue de longs voiles, de flottantes étoffes, mais sous lesquelles, à chaque mouvement, se voient ou s'entrevoient, se devinent en saillies, se dessinent les belles lignes du corps : ainsi, jadis, les danseuses hiératiques, ces danseuses que j'appellerai sacrées, celles qui décelaient, révélaient en leur danse le mystère éternel et divin, le mystère du rythme, visible ou caché, en la fleur humaine, comme en toutes fleurs, comme en toutes choses, harmonieuses et belles, dans l'arbre et la plante, dans le mouvement des astres, et l'agitation de la mer.

Même non hiératique, la danseuse doit rester voilée, ne fût-ce



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz.

GITANAS ACCOMPAGNANT LES DANSEUSES.

même que pour se pouvoir dévoiler, et ajouter un désir encore à la volupté qu'elle dégage. Elle doit être longuement voilée, et non dévêtue ou vêtue du même costume que portent des écuyères ou clownesses sautant à travers les cerceaux.

C'est que le ballet moderne est vraiment une abomination artistique ; et, en le condamnant ainsi, je pense à vous, exquises danseuses de Tanagra, graves danseuses du Musée de Naples, qui semblez préposées à des rites sacrés ; à vous, les danseuses orgiaques du grand vase Borghèse, où des bacchantes bondissantes, le buste renversé, les cheveux épars, coulant en nappe jusqu'aux jambes, la gorge pointant vers le ciel, comme offerte aux désirs des dieux, font penser à ces saltations ardentes, aux convulsions rythmiques des gitanes encore. Je pense à vous, avec vos robes flottantes, vos larges manches diaprées, agitées et soulevées comme de grandes ailes de papillon, tranquilles danseuses japonaises ; et à vous, les petites danseuses de Java, aux gestes si menus et lents, aux yeux fixes d'idole, les mains convulsées, comme si un mal mystérieux et bizarre vous prenait et tordait doucement, tournant en vos pagnes de soie très collés aux hanches qu'ils font saillir et bomber, sur une musique vague, étrange, inentendue encore, dont les sons de cristal font songer à des bruits et à des fraîcheurs

d'eau, à des musiques pour des ondines, des musiques perçues sous les eaux. Je pense à vous, bohémiennes étranges de Moscou qui, presque immobiles par instants, très lentement dansez aussi, ne secouant d'une vibration, comme voluptueuse et moqueuse à la fois, que vos épaules et vos jeunes poitrines, bien closes en leur corsage moderne, en une robe de soie sans éclat, mais d'où jaillit la fleur d'un brun visage, dont l'unique beauté souvent réside en la splendeur de vos yeux magnifiques, semant quelque peu le vertige. Vous toutes, vous ne faites pas en quelques bonds, coupés par des pirouettes, la traversée d'une scène ; mais gravement, presque religieusement parfois, à petits pas, vous nous révélez le rythme, la beauté du rythme qui a fait votre corps, et son mystère, et l'hallucinant mystère de toutes les choses de beauté.

Et vous, les bohémiennes, quand vous dansez et surtout vous chantez, c'est ainsi du fond du passé que vous semblez venir à nous, comme elles-mêmes, les gitanes, vos sœurs ; et votre étrangeté vient de cela, de tout ce qui est resté en vous des cieux lointains, des religions mortes, d'une humanité très ancienne et perdue ; et en l'âme, révélée par leurs chants, de vos tribus errantes, se mêlent la nostalgie de ce que vous avez quitté et comme le perpétuel désir d'un inconnu que vous ne pouvez atteindre ; et c'est pourquoi

vos yeux, vos chants, vos gestes nous troublent, puisque à certaines heures nous retrouvons en vous ce qui est si bien en nous-mêmes, de vagues et éternels regrets unis à d'incessants désirs.

C'est donc vraiment la gloire des danseuses espagnoles et gitanes d'être bien les sœurs de quelques-unes du moins parmi

ces danseuses du passé, et d'avoir gardé, mais les gitanes surtout, les traditions de la danse orgiaque, des ardentes saltations d'autrefois.

Beaucoup des formes en effet de la danse antique, je les retrouve en Espagne, et c'est l'une des curiosités et l'un des charmes de ce



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyschewicz.

VANNIERS GITANOS, A TRIANA, FAUBOURG DE SÉVILLE.

pays. Voici la danse sacrée, celle de David devant l'arche, en cette danse des jeunes *Seises* de Séville évoluant autour du Saint-Sacrement porté par les rues, avec un visage et de doux gestes graves, un sérieux balancement du corps, et d'une cadence plutôt lente, que le claquement de leurs castagnettes accompagne et marque.

Or ne trouvez-vous pas que cette forme de l'adoration est parfaitement logique, convenant à ce catholicisme par certaines apparences demeuré païen, et qu'elle doit plaire au Dieu, dont parlait Henri Heine, et qui, au nasillement pieux de prédicateurs anglicans, préférerait, assure le poète, le juron d'un grena-

dier français. N'est-ce pas lui, en effet, créateur du ciel et de la terre, qui dans le ciel fait danser les étoiles, et sur la terre aussi crée le rythme de la beauté humaine ? La beauté, il la faudrait donc et toujours, et surtout aux danseuses ; et, à ce propos, je dirai que si partout elle est chose rare, trop rare, et en Espagne aussi, elle l'est un peu moins en Andalousie, dans tout le Sud, où ont plus longtemps dominé et séjourné les Arabes. Le sang Arabe fut heureusement là mêlé beaucoup au sang chrétien ; et l'on serait tenté d'excuser quelque peu, comme l'a fait d'Annunzio, ces viols de villes et de femmes, ces jours rouges d'incendie et de sang, à qui sont dus la splendeur de certains yeux noirs, et chez de nombreux Espagnols, avec ces mêmes yeux, la finesse

grave, sévère, de ces têtes maigres qui rappellent si bien le type Arabe et qu'aimait à reproduire le grand peintre Téotocopuolo.

Les Arabes ont laissé d'ineffaçables traces, non seulement dans le sang du pays, mais encore dans ses mœurs, sa musique et ses danses.

Certains mouvement des hanches chez les danseuses est de tradition orientale, comme le nasillement des chanteurs ou les longues modulations qui parfois trainent, d'une telle beauté mélancolique, en beaucoup de ces mélodies espagnoles, dans les *Malagueñas* par exemple, très pareilles à des chants arabes, mais comme les Arabes n'en ont plus.

Sur certaines mœurs cependant, sur les chants, et d'abord sur les



Cliché appartenant à M. le Comte B. Tyszkiewicz.

UN RÉGIMENT DE CAVALERIE TRAVERSANT LA VILLE

danses, a peut-être eu son influence encore la bizarre tribu des gitanes.

Etonnante race errante, qui sur sa route a semé les bohémiens de Russie, les tziganes en Hongrie et en Roumanie, les gitanes en Espagne, race vile, dégradée sans doute, mais en quelques-uns des siens presque sublime par instants, race étrange, qui de la musique, de sa musique passionnée, sauvage, aura fait sa patrie, qu'elle soit remerciée avant sa fin prochaine, d'avoir pour quelques-uns d'entre nous ouvert aussi, à des heures d'angoisse et de larmes, cette vague patrie idéale ! Liszt, Brahms, bien d'autres l'ont adorée, cette musique.

Il semblerait que chez beaucoup elle aura refait à sa ressemblance l'âme trop errante aussi, trop inquiète et ardente d'un temps qui n'offre rien où cette âme s'appuie et repose. Elle aura troublé, affolé l'âme slave. Chez bien des Slaves, elle se sera mariée, se sera confondue avec elle. Toute l'âme hongroise aussi, qui chante en Petöfi, toute la poésie, la musique hongroises, n'auront-elles pas été plus ou moins formées ou transformées par elle ? Oh ! ces cruelles et troublantes délices des rhapsodies hongroises, où le génie de quelques musiciens a développé les thèmes de mélodies tziganes, de ces mélodies qui chantent tour à tour la douleur sombre et la joie folle de races plus féminines et plus sensibles, plus mobiles que d'autres ! Fantastique, adorable musique, et sans pareille, qui nous conte et d'une telle puissance, d'une telle intensité d'expression, certains de nos rêves, de nos sentiments les plus secrets, et le souvenir, l'histoire en nous de nos tristesses, de nos mélancolies indécises, de nos désirs, de nos ivresses, de nos tourments ; musique amie, musique câline, telle qu'une voix ou un sourire de femme, et par moments et à la fois si douce et doucement cruelle, comme des lèvres douces qui mordent, comme d'exquises amours qui font mal, voluptueuse musique, et héroïque aussi, et exaltant d'autres folies encore, les folies de l'épée, quand,

sur des cordes qui semblent de fer aux violons de ces tziganes, éclate la Marche de Rakoczki, cette marche de cavaliers splendides, se ruant, comme on vole à une fête, au galop fou de leurs coursiers dans la bataille et dans la mort ; oui, qui de toutes les fibres de son âme n'a par elle vibré, joui, souffert, celui-là n'a jamais aimé, senti, ni connu la musique !

Et tout cela aussi disparaîtra bientôt parmi les fantômes, les ombres de tant de choses passées, qui n'erront et n'erront plus déjà qu'aux Champs-Élysées de l'humaine mémoire.

Qu'ils se hâtent donc ceux qui veulent les voir et les entendre encore comme aussi voir et entendre les dernières musiques, les derniers chants, ou les dernières danses de l'Espagne.

La tribu errante était-elle en ce pays, depuis longtemps déjà, quand les danseuses de Cadix, célèbres dans l'antiquité, réveillaient, enflammaient aux soupers, par leurs danses lascives, les yeux et les sens blasés des Romains de la décadence ? La tribu errante, dont l'influence ailleurs fut si grande sur la musique, paraît l'avoir eue ou gardée un peu moins sur les chants de l'Espagne. Ses danses au contraire furent, je le crois, affolées, enfiévrées par elle ; et elle y jeta tout son caprice, toute sa frénésie de désirs.

Il semble que ce soient les gitanes qui aient donné à la femme espagnole le secret de sa démarche, quand elle balance un peu les hanches, de cette démarche comme amoureuse, de ce sinuex et voluptueux mouvement du corps, ayant son nom là-bas, le *meneo* ; et ce quelque chose de particulier encore à l'Espagne, dans certaines attitudes, certaines mœurs, dans le costume, dans les danses et le chant, que là-bas on nomme *flamenco*, et qui me paraît devoir venir plus des gitanes que des Flandres.

Pourquoi, en effet, ce mot *flamenco* ? Et quelles flamandes singulières, quelles blondes de beauté rare, et hardie et splendide, quelles fées du nord seraient donc de leurs lointain pays venues autrefois jusqu'ici, au temps des victoires espagnoles, ramenées,

proie ou maîtresse, par quelque reître, officier ou soldat, puis auraient roulé, sans doute, aux cabarets, ou à des bouges d'alors, mais si bizarres, si folles, si fantasques, et si belles peut-être, qu'elles auraient laissé leur nom à ce qu'il y a de plus bizarre et de plus fou, de plus ardent et fringant, et de plus libre, parfois aussi de plus clinquant en Espagne, le genre, le type, les mœurs, les chants et les danses *flamenco*. Un autre mot, le mot *gitane*, leur conviendrait mieux selon moi; car tout cela ressemble beaucoup plus à des mœurs gitanes qu'à des mœurs flamandes: il reste donc là un mystère que je ne tenterai pas d'éclaircir.

Mais si la tribu errante vraiment vient des Indes, et puisqu'elle a jeté ce trouble, et ce charme aux contrées où elle a passé depuis Moscou jusqu'à Séville, Grenade ou Cadix, oh! bénies soient-elles ces antiques Parias, ces pauvres femmes repoussées, maudites, d'avoir du pays mystérieux apporté vers nous dans la nuit de leurs beaux yeux noirs un peu des feux de son soleil, dans leur onduleuse démarche, dans leur bizarre *meneo*, d'où par instant se dégage une sorte de fluide magnétique, un peu de la grâce, de l'électrique souplesse de ses bêtes félines, et dans leurs chants cette étrangeté, cette mélancolie d'âmes errantes ainsi du reste qu'est toute âme en cette vie), mais par là si pareilles aux nôtres, qu'elles paraissent nous parler de nous-mêmes, nous conter notre propre aventure, quand elles semblent en leur musique pleurer

un paradis ancien de délices perdues, ou chanter l'insatiable, l'infini désir, et le caprice et la fantaisie et la volupté effrénés, en place d'inaccessibles joies, de durables amours, à jamais interdites.

Oui, sans doute l'Espagne a beaucoup, ou presque tout perdu de son pittoresque, de ses costumes, de ses coutumes, de ses danses et chant *flamenco*, et cependant, en dépit de ce qui lui manque trop aujourd'hui, malgré tant de difficultés, d'incommodités rencontrées sur la route, malgré tant de laideurs, et de contrées plates, allez en Espagne encore, vous que l'art, que l'histoire passionne ou qu'intéresse le peu qui demeure de ces choses rap- pelées ici.

Car toute l'Espagne reste un musée, ou une suite d'étonnants musées; ces musées, ce sont toutes ses églises, ses prodigieuses cathédrales, où sans doute vous ne retrouverez pas la simplicité des grandes lignes, et la gravité pure, et ce profond sérieux gallican, ce sentiment beaucoup plus chrétien à mes yeux qui font l'honneur et la noblesse des nôtres, où vous retrouverez au contraire ce qui a dominé toujours, dans l'imagination, dans l'âme, dans le verbe espagnol (et depuis ces premiers grands d'Espagne, Sénèque et Lucain), trop de grandiloquence, d'emphase, de verbosité parfois, mais où l'art gothique et l'art de la Renaissance ont accumulé des trésors; où des rétables géants, racontant la légende divine, montent de toute la hauteur de la nef, sombres et splen-



Cliché appartenant à M. le Comte B. Tysskiewicz.

GUARDIA CIVIL A CHEVAL

dides à la fois, brûlant par places d'or et de pourpre; où les doubles chœurs extérieurement s'entourent de tant de sculptures vénérables, émouvantes, passionnées, telles qu'à Burgos, et à l'intérieur de *sellerias* en des marbres et des bois précieux, si richement et délicatement ciselés; où des orgues énormes, sans pareilles, dressent leurs buffets comme des colonnes basaltiques, ou allongent horizontalement leurs tuyaux d'inégale longueur, ainsi que des batteries de canons; où, près de ces églises et de ces cathédrales, des cloîtres s'ouvrent, calmes, charmants, graves de tombes et fleuris; où, fermant les nefs, les chapelles, des grilles de bronze, d'étonnante grandeur, robustes et légères, et merveilleusement ouvragées, n'ont d'égaux peut-être que les végétations et

floraisons de fer, gloire peu connue de certaines églises du Tyrol.

Et l'art arabe vous invite aussi, plus rare peut-être encore, avec ses créations exquises de rêve et de volupté pure, et qui semble à ces fêtes chrétiennes de la mort, opposer la fête et les joies de la vie. Allez à sa merveille surtout, mais celle-là si religieuse et vénérable, vraiment l'une des merveilles du monde, la Mosquée de Cordoue, le plus admirable, je crois, de tous les temples de l'Islam, forêt mystérieuse et magique, forêt de marbre dont les allées sans fin s'ouvraient aux croyants, si ombreuses, si fraîches, pour la prière, pour la contemplation, pour l'apaisement après la lutte, pour le dialogue d'amour entre l'âme et Allah. Puis, c'est Grenade, avec sa terre heureuse, avec son

Alhambra féérique sur cette toile de fond qui est la Sierra neigeuse et la plaine, au printemps verte comme une mer, jaune ou rousse en automne, comme un tapis d'Orient ; c'est la féerie de l'Alhambra avec ses colonnes légères et ses plafonds de bois, sculptés et peints comme des plafonds de mosquées et ses dômes à stalactites, ses *azulejos* et ses arabesques, dont la musique des lignes vous prend et émerveille en son infini réseau, comme dans ses notes délicieusement aussi vous prennent le réseau, les

entrelacs si compliqués, si riches, la végétation chantante et touffue d'une fugue de Bach.

Puis c'est l'enchanteresse Séville, où il semble que la vie de l'Andalousie s'est retirée, Séville avec sa haute tour musulmane, sa Giralda, rose dans l'air bleu comme le palais des doges, et son Alcazar, clair palais des Djinns, qu'enveloppent et caressent jour et nuit les parfums forts de ses jardins ; et cette cathédrale dont l'architecture est folle, comme l'avait, en la



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz.

LA DANSE A SÉVILLE.

faisant construire, ordonné son chapitre, désireux qu'on le prit pour fou.

Et c'est le musée de Madrid, et son Armeria, le Musée où vous aurez la révélation première de Velasquez et de Goya, et de ce peintre trop peu connu qui est Teotocopulo ou le Greco, sombre, mélancolique, austère, et d'un sévère pinceau, avec du blanc et du noir, peignant les aristocrates et fins gentilhommes d'autrefois.

Et l'Armeria vous donnera soudain, de la somptueuse Renaissance, la plus étonnante des visions, avec ses effigies de Charles V et de Philippe II, qui, la lance en arrêt, sur leurs chevaux recou-

verts des caparaçons et des harnachements, des étoffes mêmes de l'époque, semblent se redresser ressuscités devant nous, sous les armures noires et magnifiques, ciselées par Cellini ou par les grands orfèvres d'Italie et d'Allemagne.

Enfin, à la sortie, comme à l'entrée vous aurez vu Burgos, pour mieux embrasser et comprendre toute l'histoire de l'Espagne et les causes peut-être de sa décadence et de sa douleur présentes, voyez l'Escorial terrible, le sépulcre énorme de granit, froid, solennel comme la mort, et d'où la mort a préparé avec Philippe II qui y repose, l'œuvre se continuant ou trop accomplie aujourd'hui. Et Avila et Ségovie et Saragosse vous éton-

neront ou charmeront encore. Oui, bien des choses rares, bien des splendeurs même, restent donc toujours à l'Espagne, et je dirai à tous : Voyez-la, visitez-la, et malgré ses étonnants chemins de fer qui ne partent que tous les deux jours, sur une voie unique malgré trop d'hôtels sordides, quelques-uns inhabitables, — à Séville, à Grenade, Tolède et Cordoue exceptés, — et malgré la nuée, le fléau des mendiants, qui partout pénètrent, comme les mouches, jusque dans les gares, les wagons, et à qui pourtant

vous jeterez une *limonista*, parce que leur guenille demeure pittoresque et que vraiment leur détresse parfois fait pitié. Parcourez tout ce pays, des belles, rudes, vivantes et laborieuses provinces du nord-est et du nord, aux heureux rivages de l'Andalousie, et malgré tant de plaines, rouses et sèches et dénudées, de tant de paysages sans beauté, presque sans vie; car si l'Espagne souffre une telle misère, n'a-t-elle pas ce châtement trop mérité de toute nation qui tue ses arbres, abat ses forêts sacrées, gar-



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz.

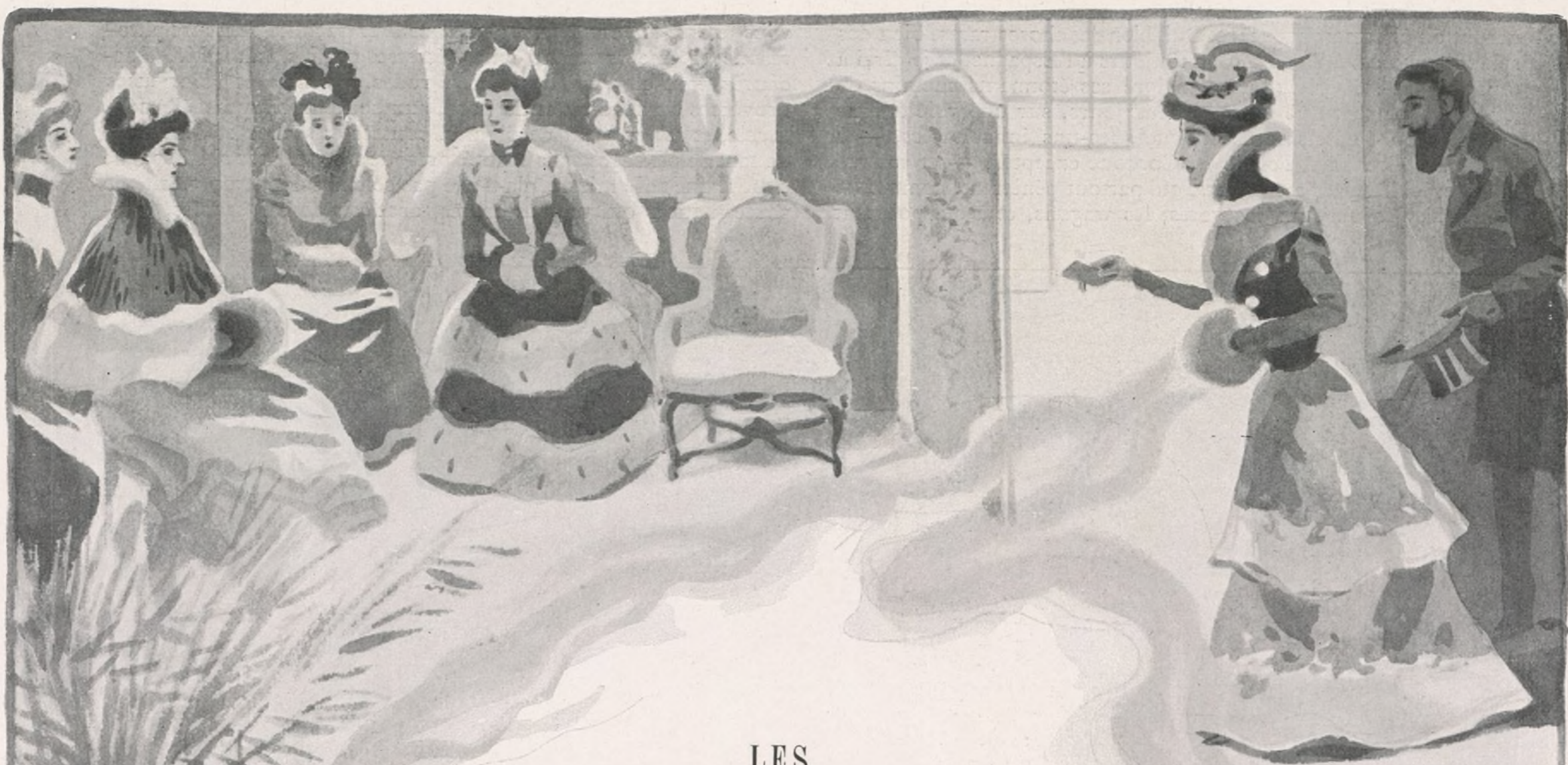
A LA FERIA DE SÉVILLE

diennes de son âme, de ses vertus antiques, de ses vieilles énergies, comme si les dryades et les hamadryades en mourant appelaient sur elles l'Erynnie vengeresse ?

Mais que l'Espagne garde religieusement ses trésors, puisque seuls ou presque seuls, ils nous peuvent attirer chez elle ; que de plus en plus l'on dégage la divine mosquée de Cordoue ; que l'on relève et répare et consolide vite, à Séville, sa magnifique cathédrale, dont une partie de la voûte s'écroula, on le sait, il y a dix ans ; que pieusement l'on entretienne et l'Alhambra si heureu-

sément préservé déjà et, avec tant de prudence et de goût, restauré par la dynastie de ses architectes et conservateurs, les Contreras, et l'Alcazar de Séville, lui trop brillant, trop repeint de couleurs peu discrètes ; et puissent bientôt les hôtels, les chemins de fer, la poste et les télégraphes, permettre de redire enfin que, du moins au point de vue des voyages et du confort dans les voyages, il n'y a plus de Pyrénées !

JEAN LAHOR.



LES

## FIVE O'CLOCKS de 1899

PARMI les transformations successives des mœurs de l'élégance française, il n'y en a guère de plus radicales que celles qu'opéra la fin de notre siècle, qui portera dans son blason définitif une casquette de chauffeur sur champs de gueule. Englobées dans les courants cosmopolites, souvent précurseurs d'orages — voyez les cours de Louis XVI et de Napoléon III, — les mœurs ont dépouillé beaucoup de leur allure harmonique pour se tourner avec un éclectisme facile et presque étourdi, tantôt du côté Nord, tantôt du côté Ouest, prenant de l'un, empruntant à l'autre et formant ainsi un tout dans lequel les éléments les plus opposés se coudoient avec une aisance parfaite.

Il y a cent ans, ce furent les coutumes britanniques qui portèrent dans des gants vert pomme le sceptre du monde élégant : elles fleurirent dans la société de Versailles, dans les Sports, dans les Modes. Après un repos assez long, elles reparurent de nouveau, sans que leur prestige se trouvât altéré, et elles paraissent aujourd'hui présider à tout ce que le luxe moderne dépose avec des gestes abondants sur nos existences fastueuses d'enfants des barricades. Il serait peut-être puéril de regarder ces petites abdications avec des attitudes tragiques et de s'enfermer dans une muraille de Chine avec le bagage suranné de nos vieux cartons à perruque et de nos bréviaires de bienséance. Ne suffit-il pas d'envoyer la fraîcheur d'un coup de chapeau à des mœurs fort discutables, si incommodes, parfois si pénibles et dont le seul mérite est d'avoir régné ?

Un souriant discernement, s'établissant sur le solide terrain du génie pratique, aurait facilement raison aussi du nerveux et affolant snobisme qui prétend jouir aveuglément des bienfaits de nos voisinages.

Le thé de cinq heures, dernier descendant des antiques caquets des ruelles, des visites réglementées par un sévère protocole, a secoué la torpeur de tous ces salons glacés, et si leur aspect a perdu un peu de la belle et noble ordonnance qui incrustait les groupes en cercle autour du fauteuil de la reine de céans, il a gagné en animation, en imprévu.

Comme au théâtre, où les chœurs en sont encore à la discipline de la scène grecque et la figuration à la symétrie du grand siècle, les salons modernes, jusqu'à une époque très récente, étaient restés les détenteurs de rigidité séculaire. Mais, très rapidement, avec les branches de houx et de gui fleuris, les tables à plateaux, chargées de théières d'argent, ont fait leur entrée entre l'opulente morosité des fauteuils Louis XIV et celle des consoles dorées qui fléchissaient sous l'ennui des vases de porphyre.

Le thé de cinq heures a fait œuvre de nivellement avec une foule d'institutions modernes qui toutes, une pioche à la main, font rentrer les petits cailloux insolents, fragments des gros rochers, dégringolés par le peuple du faubourg Saint-Antoine. Malgré le faste de son cadre, tenant tête à celui des chiffons, il est entré dans la chair des traditions du Grand Siècle en élément dissolvant et coiffé d'un joli bonnet phrygien en soie rose sur les ondulations parfumées d'une savante chevelure. Ce fut d'abord un bouleversement de langage, d'attitudes. Le pauvre Baron de Mengin-Fondragon eût pleuré des larmes de gentilhomme de voir ainsi se dissoudre aux vapeurs bleues des théières anglaises les plus belles assises du grand ton de la société française qui, pour lui, se résumait en ces trois phases : « ne contrarier personne, ne nuire à personne, ne décrier jamais ». Les mœurs nouvelles se contentent aujourd'hui de cette bonhomie cherchée et nonchalante qui nous vient des cabarets artistiques... Les graphologues nous diront que l'écriture dite « du Sacré-Cœur » qu'on exécute sur une échelle est un ultime vestige de l'esprit aristocratique, de bronze hautain et d'altière bienveillance, mais c'est là une façade lézardée de toutes parts comme un de ces monastères espagnols en stuc, aux cambrures immenses.





Les five o'clocks sont des moteurs d'une société en marche et n'est-il pas manifeste que leur influence est considérable lorsqu'on constate l'infiltration de ses transformations jusque dans les industries multiples ? Le thé a donné un essor nouveau à une foule de petits objets qui trônent aujourd'hui aux vitrines des bons faiseurs, qui envahissent les magasins démocratiques. Un mobilier spécial a été créé pour lui, les petites tables à plateau font rage sous tous les toits, des milliers de mains zélées courent sur les broderies, les dentelles enrubannées des chemins de table qu'on décore, qu'on pomponne pour le thé mondain, pareils à des reposeirs. Les orfèvres, les ciseleurs sont courbés sur des amours de petits services en formation ; on invente, on copie, on cherche à plaire au dieu nouveau dont les besoins se créent innombrables.

Tout cela constitue une branche industrielle à peu près ignorée il y a vingt ans ; non pas que le thé fût pour nous un voyageur tout frais débarqué et couvert du mac-farlane des grandes traversées. Depuis longtemps il habite une chambre d'amis, mais il avait son couvert mis dans une société plus cosmopolite, dans la colonie étrangère ou dans ce très grand monde sans couleur locale et dont les familles détiennent les blasons de toutes les Cours d'Europe. Pour elles, le thé se buvait chez les cousins à Balmo-ral, chez les amis de Pétersbourg, à Rome, à Nice, à Berlin ; en France, il avait une couronne fermée sur la tête et on parlait devant lui plusieurs langues étrangères.

Quel changement avec le présent ! La Société émancipée de mille servitudes, débarrassée peu à peu des gênes ordonnées par le code de bienséance des vieilles cours, a accueilli certaines mœurs anglo-saxonnes avec cette préférence marquée qu'on aime à manifester aux aisances. L'ostentation parvenue et les principes du « Combien vaut-il ? » n'arrivent pas à les détrôner ; la femme n'est-elle pas là, avec son babillage brillant, le charme de ses atours, de ses mines, de ses imprévus, pour rompre la glace des atmosphères trop lourdes de richesses et pour endormir les jaloux dans l'oubli de leur infériorité ?

Peu à peu, sorti des milieux de la colonie étrangère, le thé de cinq heures descendit des hauteurs de la Place de l'Etoile pour gagner la société bourgeoise, prosternée devant le Messie libérateur, et le voilà qui trône aujourd'hui, ultra-parisien et presque français, au festin quotidien des après-midi désœuvrées..... Son avènement fut, comme un discours flatteur, salué par des acclamations unanimes, car il créait un nouveau besoin, et y a-t-il au monde quelque chose de plus précieux pour la femme qui a « le malheur de n'être pas forcée de gagner sa vie » que la création d'un nouveau besoin !

Le thé de cinq heures réunit d'autres avantages : il est économique. Cela importe peu aux loyers de vingt mille francs ; c'est très intéressant pour la foule nombreuse de celles qui veulent être du mouvement, qui voudraient recevoir, faire les belles dames et n'ont que juste de quoi donner deux grands diners par an. Ils ont le chic pas cher, le simulacre du dernier bateau, un champ où exercer les petites mines de leurs grosses vanités.

Ensuite, il est pratique ; car, en dehors du mouvement qu'il crée autour d'une table, on se peut restaurer, croquer, grignoter,

luncher. On trotte toute l'après-midi, on court chez les fournisseurs, on monte des tas d'étages, on essaye, on marchande, on bavarde, on va aux conférences : à cinq heures, on a une faim de loup, on dit que c'est encore bien long jusqu'au dîner, on monte chez une amie, la table est servie, le thé fume, les sandwiches attendent.

On « se soutient », quelques-uns dévorent, vident les plats, ne toucheront plus au dîner.

La mode veut que la dame entre avec sa fourrure. Il fait chaud, mais cela lui est égal ; n'est-il pas dommage de laisser le dernier chef-d'œuvre de Moucet, chinchilla et dentelles, sur les coussins du coupé ou dans les bras de la canaille, quand on peut avec un mouvement imperceptible des épaules, le laisser savamment glisser un peu du cou, faire une entrée nonchalante en le soutenant à peine, et le laisser choir définitivement autour de soi sur le dos de la bergère avec de jolis mouvements mièvres des portraits de Nattier !

Une fois entrée, elle donne la poignée de main à la mode, tantôt haute et arrondie, tantôt contre le corps et secouante, tantôt molle comme une patte de velours qui voudrait jouer. Ce sont des petits cris, des flots de paroles inutiles, des « ma belle », « ma chère », des protestations, des exclamations... « Il m'arrive une chose affreuse !... » Chacun de questionner. « Est-ce le bébé écrasé, la grand'mère mourante ? » Non, un bouton de son gant vient de sauter !...

La maîtresse de maison est émancipée du fauteuil vissé et sacro-saint, pareil à un trône, d'où il lui était défendu de daigner se lever, fût-ce pour une ambassadrice en activité ou le dernier pair de France ! Elle a déjà fait le tour de tous les sièges, allant, venant, gesticulant. A présent elle est sur un X, dans un instant elle sera près de la porte, sur un coffre. On se bouscule, on vide son rouleau ; les cabotines sont sur la sellette, leur intimité est en petits morceaux, chacun apporte sa part ; au bout de vingt minutes on a reconstitué sa journée, ses déboires, sa bijouterie, son linge, ses compromissions.

On parle beaucoup des absents, chez lesquels on vient de dîner... « c'est un scandale public », « on a mal mangé... » « C'est une horreur... Chut ! Les voilà !... » « Bonjour, comme c'est aimable à vous... »

Ne croyez pas qu'on évolue ainsi au grand salon. Non, le salon est à peine traversé, la dernière incarnation de l'année est l'anti-chambre-galerie, vaste pièce blanche et gaie avec ses tableaux, ses fleurs, ses lumières qui se reflètent sur les glaces des grandes portes Louis XVI s'ouvrant de toutes parts. C'est là qu'aujourd'hui on se presse, qu'on mange, qu'on boit, qu'on se tient assis, debout, appuyé contre le mur. C'est le désordre charmant d'une réunion teintée de couleurs Liberty, sans nulle contrainte.

N'est-il pas très reçu dans les soirées de s'installer dans l'escalier de l'hôtel et d'y goûter le provisoire délicieux d'un établissement que dérange à peine le pittoresque va-et-vient des flirts mouvants ? Plus de gêne ! Voilà la devise, venue d'au delà des mers et qu'accentue encore la tenue décidée des jeunes filles qui paraissent résolues à se guider et à se défendre désormais sans le concours, bien surfait d'ailleurs, de leurs institutrices. Si quelques esprits moroses trouvent à ces visites des fadeurs ou des excentricités, s'ils sont tentés de s'inquiéter des abus de... critiques, des curiosités bizarres, il sera facile de les rassurer : toutes ces personnes jouissent d'un appétit formidable ! Les soucis ne barrent pas leurs fronts, les estomacs sont excellents, les santés robustes, quoi qu'en pensent les médecins !

FERDINAND BAC.





FIVE O'CLOCK



J.-A.-P. DEGRAVE



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Typographie Goupil, Paris.

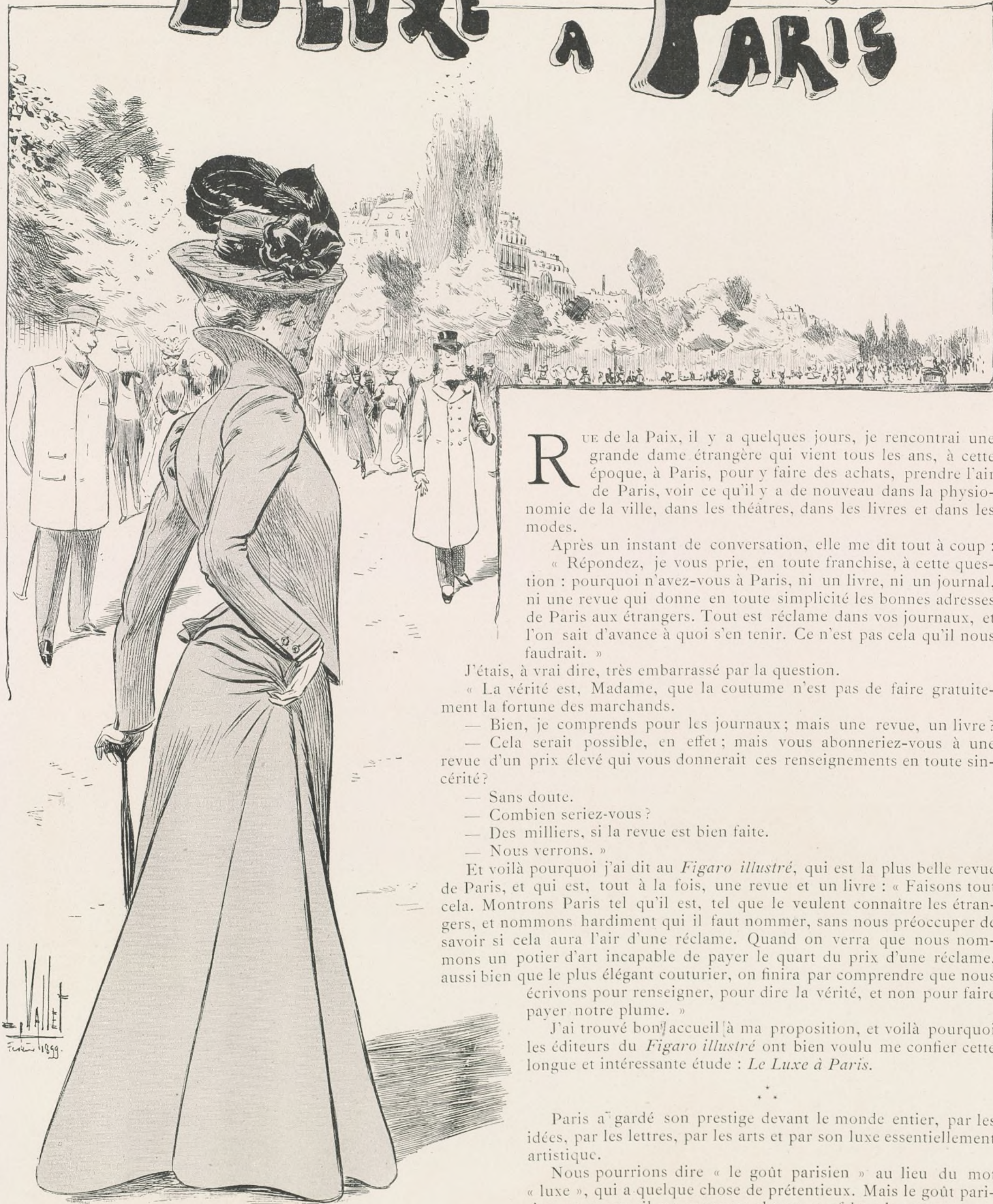
APRÈS L'OFFICE  
(PASTEL)

Ayuntamiento de Madrid

Typographie Goupil, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ 4899

# LE LUXE à PARIS



**R**ue de la Paix, il y a quelques jours, je rencontrai une grande dame étrangère qui vient tous les ans, à cette époque, à Paris, pour y faire des achats, prendre l'air de Paris, voir ce qu'il y a de nouveau dans la physionomie de la ville, dans les théâtres, dans les livres et dans les modes.

Après un instant de conversation, elle me dit tout à coup : « Répondez, je vous prie, en toute franchise, à cette question : pourquoi n'avez-vous à Paris, ni un livre, ni un journal, ni une revue qui donne en toute simplicité les bonnes adresses de Paris aux étrangers. Tout est réclame dans vos journaux, et l'on sait d'avance à quoi s'en tenir. Ce n'est pas cela qu'il nous faudrait. »

J'étais, à vrai dire, très embarrassé par la question.

« La vérité est, Madame, que la coutume n'est pas de faire gratuitement la fortune des marchands.

— Bien, je comprends pour les journaux ; mais une revue, un livre ?

— Cela serait possible, en effet ; mais vous abonneriez-vous à une revue d'un prix élevé qui vous donnerait ces renseignements en toute sincérité ?

— Sans doute.

— Combien seriez-vous ?

— Des milliers, si la revue est bien faite.

— Nous verrons. »

Et voilà pourquoi j'ai dit au *Figaro illustré*, qui est la plus belle revue de Paris, et qui est, tout à la fois, une revue et un livre : « Faisons tout cela. Montrons Paris tel qu'il est, tel que le veulent connaître les étrangers, et nommons hardiment qui il faut nommer, sans nous préoccuper de savoir si cela aura l'air d'une réclame. Quand on verra que nous nommons un potier d'art incapable de payer le quart du prix d'une réclame, aussi bien que le plus élégant couturier, on finira par comprendre que nous écrivons pour renseigner, pour dire la vérité, et non pour faire payer notre plume. »

J'ai trouvé bon d'accueillir ma proposition, et voilà pourquoi les éditeurs du *Figaro illustré* ont bien voulu me confier cette longue et intéressante étude : *Le Luxe à Paris*.

Paris a gardé son prestige devant le monde entier, par les idées, par les lettres, par les arts et par son luxe essentiellement artistique.

Nous pourrions dire « le goût parisien » au lieu du mot « luxe », qui a quelque chose de prétentieux. Mais le goût parisien est connu, il est en toutes choses, sauf dans les monuments

publics et les statues qui poussent trop nombreuses sur notre sol. Le goût parisien est jusque dans le peuple, dans le modeste logis de l'ouvrier, dans la mansarde de Jenny l'ouvrière, et dans la toilette simple, propre et coquette du « trottin » : corsage bien ajusté, taille et tournure élégante, chevelure ébouriffée, jupe sombre, relevée à la main pour traverser la rue, et laissant voir un joli pied cambré bien chaussé. La petite ouvrière de Paris est célèbre dans le monde entier. Ce ne sont pourtant pas là les renseignements qu'on nous demandera.

C'est le goût parisien dans le luxe, qui intéresse les étrangers, et c'est pour eux et pour l'avenir, pour nos petits neveux, que nous voulons faire ce nouveau « tableau de Paris ».

Ce qui est caractéristique dans le luxe parisien, c'est que précisément la richesse y doit avoir l'excuse d'un goût parfait, et doit se dissimuler sous le manteau de l'art. Rien ne nous est odieux comme l'étalage de l'or, du clinquant, du faux luxe, et nous trouvons parfaitement ridicule une femme couverte de bijoux. Nous avons qualifié d'un mot sonore et stupide, comme son objet même, les snobs de la richesse, ceux qui font sonner les écus et ont le sourire béat de l'aveugle fortune ; nous les appelons des *rastaquouères* ou des *rastas*, tout court, d'où qu'ils viennent, et il en est quelques-uns qui sont nés sur les bords de la Seine, comme aussi un grand nombre de *snobs*.

Le *snob* est d'origine anglaise. Il ne tient qu'à la dernière mode, à la coupe exacte des vêtements, à la hauteur du col, aux huit reflets de son chapeau, à la couleur de la cravate et des gants. Il remplace l'intelligence, la valeur morale et l'élégance naturelle par l'exactitude de l'uniforme. C'est l'apparence qui le séduit plus que la valeur et la richesse même. Il recherche les gens *chic*, plutôt que les riches, et porte des bijoux si c'est la mode, ou n'en porte pas, si la mode est de n'en pas porter. Il est de l'essence dont on fait des valets galonnés. Sa raideur lui tient lieu de distinction.

Le *rastaquouère* est d'origine méridionale et américaine, de basse latinité; il n'est pas toujours mis à la dernière mode; mais il tient à être *cosu*, à avoir de belles fourrures, même si l'hiver n'est pas froid, à étaler de grosses chaînes de montre, des bre-



loques, des bagues, des diamants même. Il ne cherche guère à fréquenter des gens au-dessus de lui. Il ne veut être humilié à aucun point de vue, tenant l'argent pour le maître du monde. Il est un soleil à lui tout seul, ou du moins se tient pour tel tant qu'il a de l'or et qu'il « éclaire »; aussi, ne s'entoure-t-il le plus souvent que de malheureux parasites à sa solde ou à ses crochets. Il est de façons rondes et avenantes, respectueuses pour les riches, protectrices pour les autres.

Le *snob* aime les titres, les gens en place et les rois de la mode. Il ne domine pas; il s'accroche.

Ce qui marque d'un sceau spécial le goût parisien, c'est qu'il est aussi éloigné du *snob* que du *rastaquouère*. Il hait l'uniformité comme l'étalage du luxe. Il est personnel, natif et discret.

C'est ce qui fait l'universelle réputation des modes de Paris: elles ont la juste mesure, la distinction naturelle. Dès qu'on les copie à l'étranger, on les exagère, et c'en est fait de leur grâce.

On peut, en thèse générale, définir le goût: l'invention, l'harmonie et la sagesse de l'ornement.

S'il n'y a pas invention et personnalité il n'y a pas de goût; il y a plagiat.

S'il n'y a pas harmonie et sagesse, il y a ridicule.

Même la femme trop forte et la femme âgée savent s'habiller avec goût. La Parisienne sait être vieille avec grâce et dignité, forte avec un art particulier de l'élégance, et pauvre même avec l'élégance de la tournure et la coquette simplicité de sa toilette.

Un seul pays fait concurrence à la France, au point de vue du goût: c'est l'Angleterre. Sachons le dire loyalement. Les Anglais ont découvert un goût spécial, celui de la simplicité pratique et de la raideur aimable. Pour eux, l'élégance doit être avant tout naturelle et pratique; elle doit résulter de la ligne pour les choses, de la nature et de l'éducation pour les personnes. Entre un maître d'hôtel et un grand seigneur, tous deux portant l'habit et la cravate blanche, il ne doit y avoir de différence que par la coupe du vêtement, — la ligne, — l'allure et l'éducation. C'est un défi porté à l'égalité.

Les Anglais ont modifié, dès le siècle dernier, notre costume masculin, à la veille même de notre Révolution qui allait se faire au nom de l'égalité. Depuis lors, l'Angleterre est restée maîtresse de nos modes masculines, parce que nous avons reconnu leur supériorité dans un genre que nous pourrions appeler le raffinement de la ligne.

Se distinguer par un habit de soie, des broderies, des man-

chettes de dentelle, était vraiment trop facile. Le premier venu, avec de bons écus, y arrivait tout de suite et jouait, comme M. Jourdain, au bourgeois-gentilhomme.

Faire le même costume pour tous, conserver l'apparence de l'égalité et se distinguer par des nuances, par des détails perceptibles aux seuls connaisseurs, a paru infiniment supérieur, et c'est ce qui est arrivé.

L'habit, — et c'est ce qui le rend si durable, — l'habit de soirée est le vêtement le plus difficile à bien porter. Il trahit son homme et ses origines, à l'instant même.

Et c'est un raffinement très agréable pour ceux qui s'y connaissent.

Dans le costume féminin, les Anglais ont apporté aussi une révolution, mais depuis un quart de siècle seulement. Ils ont masculinisé la femme autant que possible, avec les costumes-tailleur, mais ils ont conservé nos modes pour les toilettes de ville et de soirée.

Là encore apparaît le génie pratique de l'Angleterre: la femme placée par nous, comme une sorte d'idole, sur un piédestal enguirlandé de fleurs, s'y est trouvée un peu prisonnière, et a fini par dire, comme Calchas: « Trop de fleurs! » Elle a voulu descendre de son piédestal, aller et venir comme nous, pratiquer les sports, et, pour cela, porter comme nous des costumes de drap ajustés au corps, permettant les exercices et la marche.

Enfin, les Anglais nous ont apporté tout dernièrement leur style nouveau dans le mobilier et les étoffes d'ameublement. Ils ont eu quelque peine à dégager ce style nouveau; le style de la reine Anne et celui de Chépendeal en faisaient d'abord tous les frais. Puis ils se sont adonnés au style de la Restauration, faux empire, à un Louis XVI sorti de Trianon, et enfin ils ont cherché dans la ligne droite, les combinaisons qui se prêtent le mieux à la solidité avec une certaine grâce par la légèreté. Dans les étoffes, ce sont les pré-raphaélites qui ont dicté le goût nouveau que nous avons adopté presque aussitôt et transformé. On a même abusé de Botticelli qui serait bien étonné de ce retour imprévu à son art.

Mais ce goût anglais, très heureux pour l'étroitesse de la vie, n'est plus applicable dès qu'il s'agit de grandes conceptions et d'un appareil quelconque. Aussi ont-ils conservé pour les grands salons, nos meubles superbes d'autrefois, les tapisseries françaises, les bois de nos grands ouvriers, et les ciselures des imitateurs de Gouthière et de Caffieri.

Le luxe reste donc français en Angleterre, et pour la toilette de la femme et pour l'ameublement.

Il en est de même pour la bijouterie et l'orfèvrerie, bien que dans ce dernier genre, les Anglais aient produit un style nouveau, simple et agréable, mais essentiellement pratique et familial.

Et les Américains?

Oui, c'est là le grand point d'interrogation pour l'avenir.

Déjà les Etats-Unis sont arrivés au premier rang sur certains points. D'habiles ouvriers d'art ont surgi au delà de l'Atlantique,



et une nouvelle école est là-bas en formation comme une nébuleuse déjà brillante à l'horizon.

Mais ce n'est pas encore un ensemble de productions artistiques dans tous les genres; ce n'est pas une généralité nationale: il n'y a encore que des efforts individuels.

Fermons là ce chapitre. L'avenir dira le reste. . . . .

(à suivre)

CRITIC